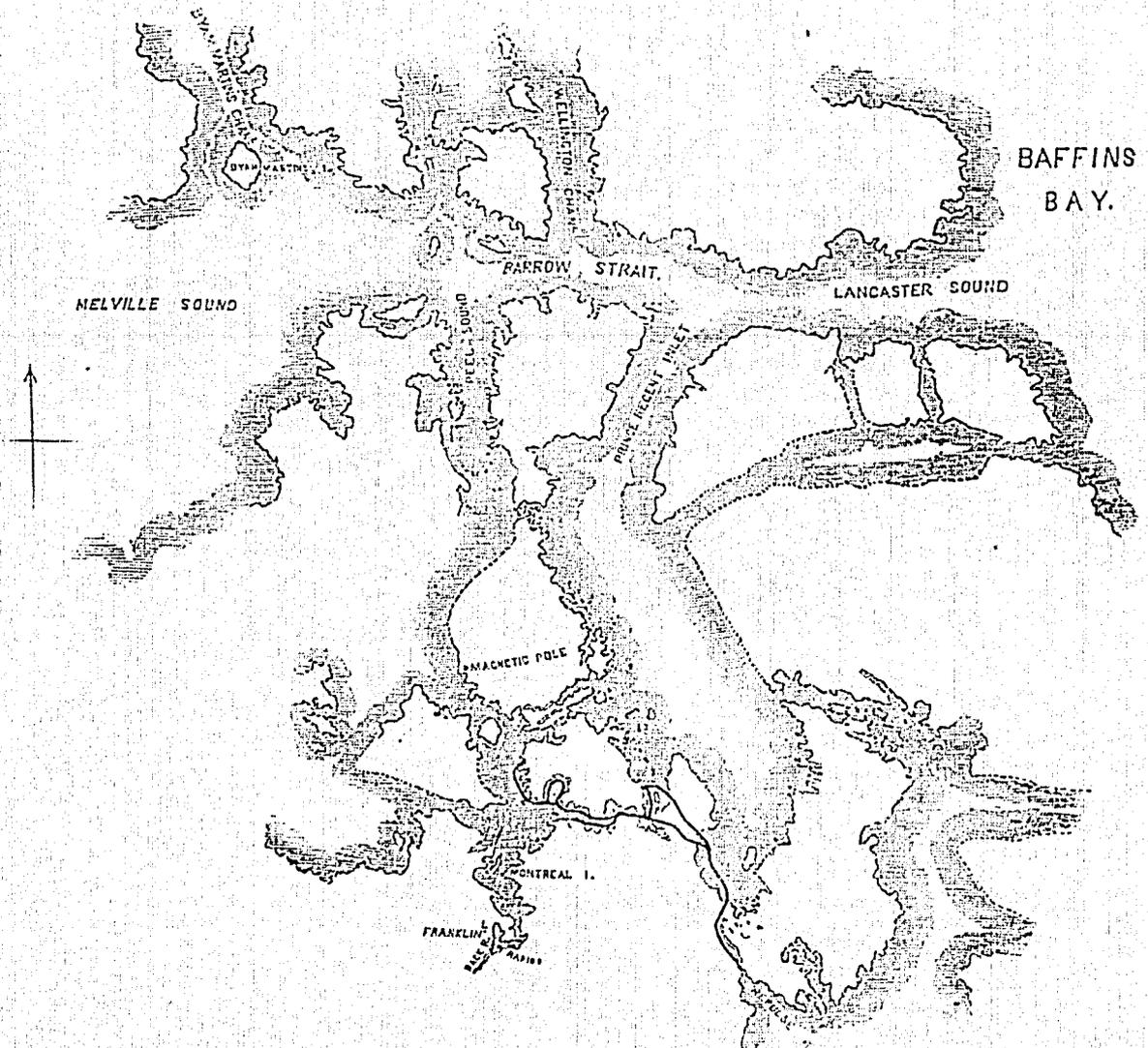


nous a toujours tellement paru ressembler à ce qui a dû se passer lors de la construction de la tour de Babel, que nous craignons beaucoup d'en voir sortir toute autre chose qu'une langue unique. De plus il arriverait probablement ce qui arrive presque toujours lors de la codification des lois d'un pays. Les commentaires, les lois d'interprétation, et les lois nouvelles pour pourvoir aux cas imprévus — font que dans très peu de temps le travail se trouve à refaire. De même ne serait-il pas à redouter que la langue universelle ne se fractionnât elle-même très promptement en une multitude de dialectes ? Cependant l'idée est si grande, sa réalisation aurait de si heureuses conséquences pour l'humanité que nous sommes seulement surpris que le travail d'ailleurs si ingénieux, disons mieux, si *intuitif* de l'abbé Oehando n'ait pas encore obtenu une plus grande

attention que celle qu'on lui a accordée. Nous espérons que le congrès scientifique s'en occupera dans sa prochaine session.

Une de ses séances les plus intéressantes a été celle où le Docteur Rae a rendu compte de son voyage à la recherche de Sir John Franklin.

La plupart de nos lecteurs se rappellent sans doute que M. le Dr. Rae, reçu de l'amirauté anglaise la récompense de 210,000 sterling, offerte à quiconque donnerait le plus de certitude sur le sort de Sir John Franklin et de ses compagnons. Le rapport qu'il fit de ses recherches, trouva cependant un grand nombre d'incrédules, parmi les savans anglais. Ils prétendirent qu'il n'avait pas suffisamment prouvé que l'endroit qu'il désignait eût été le théâtre des dernières



luttés des infortunés explorateurs avec la mort, et qu'il était encore possible de trouver ailleurs des indices de leur séjour.

Une expédition, entreprise en 1855 par ordre de la compagnie de la Baie d'Hudson et sous le commandement de M. Anderson, s'arrêta au lieu même décrit par M. Rae, et y trouva divers objets et entr'autres un morceau de bois marqué du mot "Terror." La relation que M. Anderson donna de son voyage ne satisfait néanmoins pas plus que ne l'avait fait celle de M. Rae.

Aux objections soulevées par son récit, ce dernier répond qu'il a toute raison possible de croire à la véracité des Esquimaux, avec qui il a eu de nombreux rapports, et qu'il a vraiment découvert les tombes de quelques hommes de l'équipage de Franklin.

Avant son départ pour les mers arctiques, en 1854, il en avait déjà exploré les bords sur une étendue de près de 3,000 milles ; cette dernière expédition avait plutôt un but scientifique que celui de

rechercher les traces du navigateur anglais. D'ailleurs, la route qu'il allait suivre ne devait aucunement, selon lui, en amener la découverte. Mais, un jour, il rencontra un esquimaux qui lui dit qu'un parti de trente hommes blancs étaient morts de faim, le long d'une grande rivière, bien avant dans l'ouest. Curieux d'en apprendre d'avantage, il interrogea les esquimaux, et les trouva même en possession de fragments de montres, de chronomètres portatifs et de cuillers d'argent, portant les initiales et marqués aux armes de personnes appartenant à la suite de Franklin. Il trouva aussi la croix de chevalerie de ce dernier, un petit plateau rond en argent, portant son nom et les premières lettres de son ordre, et d'autres objets. Plusieurs de mes hommes, dit M. Rae, avaient cousu à leurs habits une grande quantité de boutons qu'ils avaient obtenus des esquimaux. J'achetai tout ce que je voulus de ces derniers et leur donnai en échange, des scies, des poignards et d'autres armes. Ils